MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire et scientifique

215

dix-huitième année

Novembre 1971

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	45 F	23 F
Etranger	55 F	28 F

Abonnement de soutien : 1 an : 55 F — Etranger : 65 F

Abonnement d'Honneur : **100 F**

Le numéro : **4,50 F**

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.
1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.
Riksforbundet for sexuellt likaberattigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.
Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5
C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1971 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28-LUISANT
Dépôt légal 1971. N° 438 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-HUITIÈME ANNÉE NOVEMBRE 1971

SOMMAIRE

Le Centenaire de Proust :
A propos de Proust, par GUY LAURENT 473

Marcel Proust est-il un renégat de l'homosexualité, par ANDRÉ CALAS 484

« Europe » et Marcel Proust, par D. COSTANDINOU 488

L'univers homosexuel, de MARTIN HOFFMAN 491

Par amour des garçons, par DANIEL GUERIN 500

Le combat d'*Arcadie* 504

Le petit manuel (*suite*), par MICHEL BEAUGENCY .. 508

LIVRES :

Un blond évaporé, de Joseph HANSEN 515

CINÉMA :

Le petit Matin, de J.-G. ALBICOCCO 516

Un dimanche comme les autres, de J. SCHLESINGER 517

JACQUELINE FABRE

LA DOUVE

« L'absence de son amie Julie... »

Ed. Stock — 188 p. — 17 F

DOMINIQUE DALLAYRAC

LES MALADIES VÉNÉRIENNES

(Collection « Diagnostics ». — 10 F)

par l'auteur du fameux

DOSSIER HOMOSEXUALITE (25 F)

MAURICE CHEVALY

ZIDORE, ANGELUS PARLE

EDITIONS JOSE MILLAS-MARTIN

LES PARAGRAPHES LITTERAIRES DE PARIS

— Prix : 10 F —

29, rue Boyer, Paris-20e

LE CENTENAIRE DE PROUST

A PROPOS DE PROUST

par GUY LAURENT.

Que la revue *Europe* — à la suite d'un privilège jusque-là sans précédent — ait cru bon de consacrer au centenaire de la naissance de Marcel Proust non pas un seul numéro comme à l'accoutumée mais deux numéros consécutifs, voilà qui ne laisse pas de nous rassurer et de nous inquiéter à la fois. De rassurer parce que cela ne manque pas de chatouiller en nous un certain chauvinisme dont les homophiles, selon un processus tout classique de compensation, reconnaissent eux-mêmes ne pas être exempts. De plus cet esprit de corps peut se montrer d'autant plus exigeant et pointilleux qu'il a sans doute de quoi s'alarmer par ailleurs. En ce moment, il est vrai, la plupart des autres écrivains homosexuels du XXe siècle sont victimes d'un discrédit — Quelles que soient l'admiration et la reconnaissance à tout le moins que l'on doit à André Gide, un parfum désuet enrobe la majeure part de son œuvre ; la décale, en quelque sorte de nos contemporains et la repousse dans une archéologie littéraire où, par suite de trop visibles compromissions, elle semble s'étioler et se dissoudre. La disparition de Cocteau, dans un contexte tout à fait différent, a brutalement privé ses écrits de celui qui en était le courtier le plus avisé et le plus captieux, mettant cruellement en lumière les carences d'une activité par trop réceptrice, trop docile aux fluctuations de la mode et surtout aux impératifs voraces de la modernité, sinon de la juvénilité la plus élaborée. Face à ces deux ellipses momentanées, certes, mais indiscutables, l'œuvre de Proust se détache

comme la plus alléchante des valeurs : sa progression, placide et irrésistible, en fait le type même du placement assuré au sein d'une bourse littéraire affolée par la récurrence des banqueroutes.

Par delà cette confiante idylle, plusieurs motifs d'inquiétude se laissent rapidement déceler (et le dédoublement de la revue *Europe* en est certainement un signe involontaire) : d'origines diverses, ils méritent, semble-t-il, d'être non pas analysés dans leurs détails (une thèse d'état y suffirait avec peine), mais, à tout le moins, signalés à nos lecteurs. En fait, ils n'atteignent pas directement l'œuvre de Proust (qui en sortirait plutôt ragaillardie et revivifiée), mais l'interprétation, l'équivalent herméneutique que l'on s'efforce d'en donner. Tous les essais critiques visant à déchiffrer le palimpseste proustien, revêtent à nos yeux un caractère particulièrement intéressant et dangereux : ils sont trop souvent en effet le lieu de confluence où se rejoignent curieusement les plus modernes repères d'une critique « scientifique » et une représentation souvent naïve et anachronique de l'homosexualité. Aujourd'hui, comme hier, sous d'autres formes la République des Lettres est une monarchie absolue, tempérée par l'assassinat, terrain d'élection d'un renouveau de la scolastique où structuralistes, lacaniens, disciples de Mauron... etc... s'excommunient mutuellement avec la plus belle ardeur théologique. Ces règnes de bas empire, sont d'autant plus tyranniques qu'ils se savent éphémères : demain quelque nouvelle découverte de linguiste dévaluera singulièrement ce qui sort de presse aujourd'hui. Nous ne voulons pas pour autant postuler la légitimité d'on ne sait trop quelle critique intemporelle qui, juchée sur son académisme conserverait le privilège, désormais exhorbitant de parler « objectivement » de l'œuvre et de l'auteur, selon une distinction que le plus intrépide des universitaires n'oserait plus risquer qu'en tremblant. Force nous est toutefois de constater l'anarchie tourbillonnante où s'enfonce toute approche exégétique, quels que soient ses moyens, fussent-ils ceux du bord, empirisme ou bricolage. On prétend qu'en Mai 1968 un député de la majorité se serait écrié : « Il n'y a plus d'Etat », au risque de passer pour infantile ; qui de nous n'est pas tenté de s'écrier « Le Roi est nu » devant les efforts désordonnés de toutes les démarches critiques — Cependant l'ère du soupçon, loin d'incliner au silence, hypertrophie vertigineusement le « discours second », le « méta-langage », assurant l'enchevêtrement infini des commentaires, selon le processus aussi reconnu qu'inexorable de l'inflation. Il est vrai que, si l'on en croit Michel Foucault, le langage tend à devenir circulaire et répétitif : « Les bibliothèques sont le lieu enchanté de deux difficultés majeures — Les mathématiques et les tyrans, on le sait, les ont résolues (mais peut-être pas tout à fait) — Il y a un dilemne : ou tous ces livres sont déjà dans la Parole et il faut les brûler ; ou ils lui sont contraires et il faut encore les brûler ». Répétons-le, il n'entre pas dans nos intentions d'instruire le procès de telle ou telle forme de critique. Nous nous contentons simplement d'attirer l'attention sur le fait que, sous l'aval des concepts nouveaux et par là même prestigieux, une terminologie savante peut sournoisement dédouaner les préjugés les plus archaïques prêtant à un certain langage de terreur de nouveaux alibis, à défaut de justification.

Sur un autre versant plus connu et plus répertorié, il nous est loisible de partir de cette banalité : Le « critique littéraire » — et somme toute peut revendiquer ce titre tout individu qui se risque à parler d'une œuvre — est celui qui passe de l'admiration muette (son souffle est coupé) à l'effarement et au vertige du compte rendu — Tout un chacun s'accorde à dire que c'est là son baptême et son supplice — Cette généralité est particulièrement de rigueur dans le cas de Proust. Plus qu'un autre en effet, son œuvre fait fonction de chausse trape maléfique où se fourvoie toute tentative d'explication — et plus cruellement qu'ailleurs — Depuis plusieurs décades l'œuvre proustienne s'affirme comme provende inépuisable de thèses et d'essais, mais pour mesurer toute la relativité de ces derniers, il suffit de concevoir qu'aucun éclairage n'a su, de façon fondamentale, sinon définitive, modifier notre vision de l'œuvre — Blin a pu intégrer la diversité de Beyle et, par delà les mille croquis ou masques de Stendhal, restaurer les lignes d'un satisfaisant portrait — Starobinski a dégagé pour nous un autre Rousseau en qui nous voyons désormais Rousseau lui-même, pour quelque temps du moins. Aucune analyse de cette ampleur n'a opposé son poids rassurant à la colossale pesée de l'œuvre proustienne. Au risque de reproduire candidement les manuels de littérature (dont nous savons bien pourtant qu'il est convenu de se gausser) nous

sommes, comme malgré nous, entraînés à penser qu'il existe un Proust « tel qu'en lui-même », granitique et inexpugnable malgré l'assaut répété des gloses et des commentaires. Ainsi reprendre la lecture d'« A la recherche du temps perdu » ne saurait consister en aucun cas à recourir aux lorgnettes de Poulet, de Genette ou de Blanchot malgré la beauté ou la fermeté de leurs analyses.

Gide à ce sujet mit à profit l'une de ses intuitions les plus heureuses lorsqu'il déclara que lire Proust revenait à adopter, sans nulle possible échappatoire, les lunettes que l'auteur, dans sa bienveillance momentanée, nous prêtait. Bon gré, mal gré, en effet il faut les chausser ! Point d'œuvres à la fois plus olympiennes et plus ouvertes, si bien que lire Proust et se découvrir proustien sont deux révélations qu'on ne saurait dissocier — Quels que soient les plaisirs de retrouvailles que Balzac nous procure, lorsque, le revoyant à chaque ligne, nous sommes tout prêts à nous écrier : « C'est bien de lui » quelle que soit (à l'autre versant mais la quantité de plaisir est la même), cette accumulation de surprises dont la fraîche nouveauté nous ranime lors de la lecture de Stendhal, rien de comparable à la magie qui se dégage de « La Recherche » — Balzac, nous le reconnaissons parce qu'il est toujours le même, Stendhal parce qu'il est sans cesse un autre, mais Proust, comment s'y prend-il donc pour être le même et un autre chaque fois ? Pareille festivité dans la lecture renvoie bien évidemment à une communion d'une espèce privilégiée.

Or c'est cette particularité proustienne qui nous concerne au plus haut point non seulement en tant que lecteurs mais en tant qu'homophiles. Puisque la mise en suspens du lecteur qui est ici plus que jamais « celui qui se réserve le droit d'être fasciné » selon l'heureuse formule de Blin atteint son plus éminent degré de perfection, il faudra en tenir le compte le plus vigilant dans la représentation de l'homosexualité proustienne. Nous voulons dire d'abord par là que si la présence obsédante de certains thèmes (sadisme et inversion) risquait de choquer les bonnes consciences qui sont par définition fragiles, en contrepartie, on peut se demander si une magie insidieuse n'avait pas, dès l'origine, exercé son empire voilé auprès des lecteurs, si elle n'émoussait pas leur point de vue jusqu'à les projeter, bon gré, mal gré, dans un univers inédit, cette planète inconnue où l'artiste expressément

nous convie. Il importe donc de poser ainsi la question : la présence de l'homosexualité chez Proust se cantonne-t-elle dans la seule peinture de l'homosexualité ? Y a-t-il simple addition mécanique de personnages (Charlus, Legrandin, etc...) de parties (le premier tome de Sodome et Gomorrhe, etc...) ou bien l'homosexualité est-elle partie constitutive d'une vision globale et d'un ensemble organique ?

Problématique bien épineuse : ne risquons-nous pas de lire dans un « entre » ou un « au-delà » des lignes, c'est-à-dire de retrouver le texte là où il s'arrête ce qui est une entreprise vouée à l'échec dès sa formulation ? Risquons, tout de même, le pari.

Si ce n'est pas sur le versant proprement stylistique que nous pouvons reprendre l'interrogation qui est notre point de départ, il n'en reste pas moins vrai qu'un certain nombre d'axes fondamentaux de l'œuvre ne sauraient s'élucider sans un recours à l'homophilie et à sa problématique. Le plus important c'est évidemment toute la théorie proustienne de l'amour, telle qu'elle se dégage de « la Prisonnière » et de « la Fugitive » mais nous avons déjà publié un article à ce sujet : nous nous contenterons donc de citer Gilles Deleuze : « L'essence, en amour, s'incarne d'abord dans les lois du mensonge, mais en second lieu dans les secrets de l'homosexualité : le mensonge n'aurait pas la généralité qui le rend essentiel et significatif, s'il ne se rapportait à celle-ci comme la vérité qu'il cache — Tous les mensonges s'organisent et tournent autour d'elle, comme autour de leur centre. L'homosexualité est la vérité de l'amour » (Deleuze : Marcel Proust et les signes, p. 71-72).

Il est certain que, par rapport à semblable pierre angulaire, les autres circuits de l'homophilie risquent de paraître périphériques ou par trop contournés. Cependant il n'est peut-être pas sans intérêt de souligner d'autres aspects et tout particulièrement le rapport assez trouble que l'« auteur » entretient avec le « narrateur » et ses personnages proprement dits. Il se révèle parfois si inextricable que l'on ne saurait risquer que des approximations à ce sujet. Encore faut-il signaler que cette complexité vient d'un dessein délibéré de Proust lui-même qui s'est appliqué à brouiller les pistes selon le procédé bien connu qui consiste à les multiplier. La structure d'« A la recherche du temps perdu » est toute entière

labyrinthique, suivant un système de renvois, d'échos où les jeux de l'humour ne manquent pas de troubler un lecteur déjà passablement décontenancé.

En ce qui concerne le « narrateur », on tient généralement qu'il a pris toutes ses distances par rapport à l'auteur et telle thèse récente va jusqu'à proclamer que leur assimilation, voire toute tentative de rapprochement serait fatale au « narrateur » qui, vice-roi lointain, ne saurait s'épanouir qu'aux antipodes de son suzerain. Pareille séparation permet de retrouver chez lui, comme chez Prévost et Marivaux, le jeu du « double registre » qui provoque l'enchevêtrement de deux temporalités, permettant ainsi les télescopages les plus surprenants. Ainsi le lecteur ne manque pas de se demander quel peut être l'âge de Marcel lors de ses jeux « enfantins » avec Gilberte aux Champs Elysées.

Singulier personnage tout de même que ce narrateur en apparence si indépendant : son prénom seulement apparaît bien fugitivement, sa description par autrui est toute superficielle et de rencontre. Quant à ses rares propos, ils ne justifient guère sa réputation d'intelligence qui demeure incontestée à travers tout le livre. Dans un roman de Crébillon fils, l'on assiste à la séduction d'une belle par un sylphe mais ce personnage magique n'a point de corps : il n'est qu'une voix insidieuse, puis irrésistible à qui l'on voudrait finalement rendre les armes, mais la consommation était d'emblée impossible et le récit, défaillant lui aussi, s'éteint... Faut-il donc se résigner à quelques truismes culturels, parler de la présence souveraine et voilée d'un « ego » transcendental qui résorbe et surplombe toutes les manifestations du « moi » empirique ? Ou, pour nous mettre au goût du jour, célébrer cette voix sourde et inévitable de l'écriture sans laquelle aucun récit ne saurait assurer son déroulement ?

Il est vrai que les partisans d'une stricte dichotomie narrateur-auteur peuvent marquer des points considérables en opposant les goûts « normaux » du narrateur qui l'écartent définitivement semble-t-il de l'inversion de l'auteur. Tadié dans sa thèse a insité sur cet aspect de la question. De fait les œuvres de jeunesse (nous pensons en particulier à maints passages de Jean Santeuil ou à la « Confession d'une jeune fille ») n'entretiennent pas aussi délibérément la même équivoque. Sous le couvert de la plus classique des transpositions, les références les

plus directement biographiques y sont d'une parfaite limpidité. L'auteur là a réduit ses dimensions jusqu'à n'être qu'un protagoniste parmi d'autres. Il consent, mais c'est pour la dernière fois, à devenir objet du regard d'autrui, et par là même soumis à ceux qui l'entourent (selon le mécanisme de l'intersubjectivité sartrienne) prisonnier de leurs jugements, voire victime de leur mépris. Au contraire dans « la Recherche » le regard du narrateur devient asymptotique à l'œil vivant et caché d'un dieu racinien — Que ce soit lors de la scène de Montgouvain ou de la flagellation du baron de Charlus, c'est devant son inévitable présence que les personnages s'avilissent ou s'assument.

Pourtant ce narrateur marmoréen est la proie d'une hantise tout à fait particulière : son auteur le possède et l'envoûte, tel le célèbre Horla de Maupassant ; d'où certains étranges « ratés » dans le cours du récit, semblables à ces éruptions momentanées qui pourraient traduire une maladie lointaine et secrète.

Lors de certaines descriptions d'Albertine, on le sait, le travesti est par trop visible. Que dire de Nice qui évoque le souvenir de cette dernière par un rapprochement que la biographie de l'auteur est seule à éclairer ? Au comble de la souffrance, Marcel demande à la mer de lui rendre le cadavre de son amour, ce qui ne peut s'appliquer qu'à l'amant de Proust Agostinelli, et non à Albertine, morte d'une chute de cheval. José Cabanis, avec sa lucidité un peu sèche, son côté voltairien « qui ne s'en laisse pas conter », a insisté sur de pareils moments. Faut-il incriminer la précipitation des brouillons, les maladresses du premier jet ? Ne vaut-il pas mieux reconnaître qu'au-delà de semblables témoignages assez minces en définitive les droits de l'auteur ne cessent d'hypothéquer la liberté du narrateur. L'œuvre se soumet, comme en dépit d'elle-même, aux pulsions de la biographie, à une soif de confession que traversent parfois les accents de la détresse lyrique. La présence de l'homme Proust s'impose à tous les carrefours de l'œuvre : Evidence certes, mais peut-être est-il bon de la reprendre à un moment où revit dans la critique un dédain extrême pour le versant proprement biographique. Nous n'adoptons pas pour autant Painter contre Blanchot, à dieu ne plaise, cependant nous ne voulons pas réduire l'œuvre au libre jeu du signifiant et rejeter dans l'ombre le poids d'une chair et d'une personne qui, dans le cas de Proust, nous paraît si déter-

minant. Pour s'en convaincre il suffirait de dresser face à « la Recherche », l'œuvre de James Joyce. Ce rapprochement séduisant ne saurait se soutenir longtemps : l'artiste joycien, lui, se détourne sans nulle hésitation du réel. L'œuvre ainsi entre en concurrence avec l'univers selon la loi des parallèles qui ne sauraient se rejoindre : elle le transcende jusqu'à le récuser, livrant alors, non plus « la vie réellement vécue » proustienne, mais l'harmonie désertique, d'une somme aristotélicienne, beauté lunaire d'où toute chaleur humaine a été d'emblée exclue.

A d'autres moments les rapports narrateur-auteur semblent s'établir, non plus sur le mode d'une contagion douloureuse, mais selon les libres jeux de l'humour, voire les clins d'œil de la connivence secrète. Lors des premières apparitions de Charlus dont nous sont rapportés les glapissements, il faudrait convenir que le narrateur est bien sot ou bien distrait de ne point tirer les conclusions d'une aussi accablante description. Nous pressentons pourtant que, sous son masque scrutateur et sérieux, il est le compère du romancier qui s'esclaffe en coulisse.

Certes il ne faudrait pas aller jusqu'à éliminer tout l'écart qui permet au narrateur de prendre ses distances par rapport au romancier. Proust a été conduit à ce dédoublement par les exigences les plus impératives et les plus hautes de sa visée artistique et Maurice Blanchot les a éclairées et célébrées dans quelques pages définitives ; du moins a-t-il tout fait pour que cette nécessité soit sans cesse compensée par une série de signaux réservés sans doute aux « happy few ». Nouvelle ambiguïté à verser au dossier d'une œuvre où elles abondent déjà par ailleurs. Ces équivoques sont d'autant plus irritantes qu'on ne saurait les faire endosser par le hasard malgré une nonchalence toute de surface. Certes un masque de dilettantisme a pu évoquer, aux yeux de quelques commentateurs, la démarche de ce calife oriental qui se promenait le soir venu parmi son peuple, souverain curieux et voilé il attendait, des jeux du hasard, ses rencontres et ses fortunes les plus heureuses. Il est peu d'œuvres cependant où la part anecdotique soit si singulièrement escamotée, réduite à tout le moins. Pas un signe qui, sous l'aspect le plus superficiel, ne renvoie à un autre signe composant ainsi le plus incroyable des ballets. On serait tenté de comparer leur dynamisme et leur énergie à un immense chassé-croisé d'atomes, traçant à chaque instant des circonvo-

lutions aussi neuves que parfaites suivant des lois rigoureuses et inconnues.

Dans un admirable essai Gilles Deleuze a distingué les signes mondains, les signes de l'amour, les signes de l'art mais peut-être ce classement est-il encore par trop rigide. Quelle étude plus précise pourra éclaircir le mystère du rapport mouvant que ces signes maintiennent entre eux ? Deleuze trop attiré par le roman d'apprentissage, type romanesque dont les philosophes sont particulièrement friands, semble considérer un peu trop ces signes comme autant de relais, retrouvant dans l'œuvre de Proust les degrés d'une initiation qui tend vers la révélation suprême. Cela l'entraîne donc à discerner surtout une biographie toute intellectuelle se composant d'une marche idéaliste vers la vérité. Aspect indiscutable, mais l'un des aspects seulement de l'œuvre. L'apprentissage n'est pour nous, que l'un des centres de gravitation d'« A la Recherche » qu'ils soient mondains, érotiques ou esthétiques, les signes demeurent concomitants, et non successifs. Ils s'attirent sans cesse selon les lois mystérieuses des affinités et non pas suivant les principes d'une hiérarchie qui entraverait l'ivresse de leur rotation.

Le rapport que l'auteur entretient avec ses personnages tend les mêmes pièges à toute critique ambitieuse, qui se voudrait exhaustive, voire « paramétrique » à son objet. Parler des personnages de Proust c'est se résigner à un inventaire inépuisable d'antinomies. On peut en effet dresser face à face, frères ennemis, un Proust « phénoménologique » et un Proust « essentialiste » (puisqu'on a heureusement renoncé au Proust bergsonien), un Proust héritier de Balzac, et un Proust « massacreur de personnages » (selon l'énergique mot d'ordre de Virginia Woolf), un Proust contempteur de l'inversion, et un Proust panégériste de l'inversion, opposer aux laudateurs de sa psychologie si pénétrante tel passage de l'Etre et le Néant où Sartre, à partir d'une page de Proust, sonne allègrement le glas de cette « science ». Sans trêve on peut remettre en branle le rouet ! Ce répertoire antithétique ne cesse de courir la poste jusqu'au moment où l'énumérateur, hors d'haleine, déclare forfait. Nous nous contenterons donc d'effleurer quelques points qui nous concernent plus particulièrement.

Il s'agit du rapport tout à fait singulier que Proust entretient à l'égard de deux de ses personnages : Swan

et Charlus évidemment. Tout se passe comme si l'auteur souverain absolu mais prudent, leur donnait blanc-seing pour une mission assez délicate. Ne sont-ils pas en effet chargés d'assumer, en leurs noms et personnes, l'un l'ascendance judaïque, l'autre les pulsions homosexuelles de leur maître et créateur ? Le cachet qui authentifie leurs créances est sans doute un amour passionné de l'Art, amour qui n'est jamais ridiculisé par l'ironie du romancier. De plus chez eux cette exceptionnelle ouverture n'accède jamais à une création personnelle, une certaine mauvaise foi proustienne investit en eux la paralysie d'un dilettantisme coupable... C'est, on le devine, autour de Charlus que notre examen va se circonscrire.

Selon la technique du point de vue, le baron n'est qu'une série d'images, à la fois globales et insuffisantes, chaque vision, dans sa carence secrète, en suscitant d'autres qui la supplantent ou l'infirment. Résumer les apparitions de Charlus, c'est donc, bon gré, mal gré, pasticher les dynamiques métamorphoses d'un roman picaresque : Tour à tour, amant d'Odette, sportif, espion, fou, grand seigneur, homosexuel, esthète, sadique ou chrétien le personnage semble condamné à la succession débridée de ses avatars. Pourtant, indiscutablement le personnage « vit », plus intensément encore qu'un héros balzacien. A chaque ligne se dresse, impérieuse et disponible, cette carrure épaisse, sombre et corsetée. Fantome gênant au possible.

Gide reprochait à Proust de n'avoir dépeint que le versant le plus discutable, sinon le plus odieux de l'homosexualité. L'on est tenté de porter ce jugement au compte d'une certaine malveillance dont l'auteur de « Corydon » ne se départit guère à l'égard de notre romancier. Mais Proust, lui-même, apporte à cette sévérité un crédit péremptoire, lorsqu'il revendique le pessimisme comme le lot et le devoir de l'écrivain. Ne va-t-il pas jusqu'à expliquer qu'il a voulu montrer les homosexuels, non suivant les complaisances de leurs fantasmes ou de leur idéologie, mais selon les impératifs de l'âpre vérité. Sommation nous est donc faite de nous reconnaître dans ce miroir sans indulgence. Passe encore pour Charlus, mais que dire du pédant égoïsme d'un Legrandin ou de la frétillante stupidité du marquis de Vaugoubert, lamentables courtiers de Sodome auprès du grand public ! Sartre prétend que ce tableau, noirci jusqu'à la charge, est destiné à une

larmoyante apologie : avocat de l'inversion, Proust s'en tient aux circonstances atténuantes et faute de pouvoir justifier, apitoie son auditoire.

Nous serions volontiers tentés de rejeter cet argument au compte de Sartre lui-même qui se révèle décidément le janséniste le plus assoiffé de culpabilité qui soit. A nos yeux il semblerait plutôt que, plaidoirie ou panégyrique, Proust a compris que s'il voulait défendre Sodome — qui fut, selon l'expression de José Cabanis, « son pain quotidien » — le meilleur procédé était de laisser s'exprimer au grand jour ce qui était depuis des siècles, rigoureusement interdit de parole. Invulnérable au sein de l'œuvre d'art, Charlus se dresse désormais : il est nanti d'un poids de chair dont tous les Schylock du puritanisme ne sauraient distraire une once. Il faut le voir, ce qui est en quelque sorte, l'assumer et le reconnaître, entendre ce phrasé si révélateur apprécier la fraisette ou le contempler caressant l'oreille de Morel. A la fin du roman, Proust marche à travers Paris (mais un Paris qui est à la fois l'Orient, Pompéi et Sodome) afin de ramener au jour les descendants dispersés de la cité oubliée. Renouvelant le geste du tragique grec imposant sur scène le visage sanglant d'Œdipe, le romancier oblige ses lecteurs à regarder ce qu'ils n'auraient jamais voulu voir : les rites éternels de Sodome, immuables dans leur vitalité souterraine.

A travers le scintillement proche mais inaccessible des signes émergent les grandes lois qui, dans leur nécessité et leur rigueur, gouvernent en secret tous les destins humains. Chez un Charlus vieillissant, chez un Swann malade la physionomie particulière s'estompe au profit du surgissement lent mais irrésistible de la Race. Il n'est peut-être pas outrecuidant de penser que si Proust — par delà une esthétique du solipsisme et du chatoiement a cherché à dégager la pierre angulaire sans laquelle l'édifice le plus momentané ne saurait exister, c'est, en partie, à son homosexualité que nous devons cette exigence et cette foi. Ne la sentait-il pas en lui comme nous l'éprouvons en nous, substrat inévitable de nos expériences les plus opposées, commun dénominateur d'individualités si diverses. Telle quelle il l'a représentée sans chercher à l'excuser ou à la magnifier : on ne saurait rien ajouter ni retrancher à la totalité invulnérable d'une essence.

GUY LAURENT.

MARCEL PROUST EST-IL UN RENEGAT DE L'HOMOSEXUALITÉ ?

par ANDRÉ CALAS.

François Mauriac m'écrivait, il y a quelques années : « Vous subissez pour l'instant l'envoûtement de Proust. Comme je vous comprends. Je l'ai connu lorsque ma personnalité était déjà formée. Si je l'avais rencontré à votre âge, il m'aurait fallu traverser cet océan, avant de me découvrir moi-même ».

Cet océan ! Oui assurément, Marcel Proust est, sinon le plus grand, du moins le plus profond des romanciers français. Aucun d'eux n'est allé aussi loin dans la connaissance des mobiles obscurs de notre comportement. Bien avant que la psychanalyse fût connue en France et que les ouvrages de Freud fussent traduits, Proust a apporté au roman français sa propre « psychologie des profondeurs » (C'est ainsi que Freud appelait la psychanalyse).

Grâce à Proust, l'homosexualité fait une grande entrée dans notre littérature et y tient une énorme place. Balzac bien sûr en avait déjà parlé : Vautrin amoureux de Lucien de Rubempré, mais Balzac la connaissait mal, de l'extérieur en quelque sorte. Proust qui la connaissait bien puisqu'il était inverti, a longtemps hésité à en parler. Mondain, snob, attachant une grande importance aux relations sociales et surtout à la bonne opinion qu'on pouvait avoir de lui dans les salons, il était ce que l'on appelle aujourd'hui un « homosexuel honteux ». Ainsi s'explique que dans les premiers volumes de *La Recherche du temps perdu*, il ait cru devoir transposer les homosexuels en jeunes filles :

— J'ai gardé, expliquait-il plus tard à André Gide, tout ce qu'il y avait de gracieux, de tendre et de charmant dans mes souvenirs homosexuels pour mes *jeunes filles en fleurs*.

De même l'amour jaloux et passionné qu'il éprouve pour Albertine dans les volumes de la fin du roman (*Albertine disparue*) a été inspiré par un homme qui s'appelait, non Albert, mais Alfred Agostinelli. Proust avait connu Agostinelli en 1908 ; c'était le chauffeur d'un taxi qu'il louait en permanence à Cabourg. Alfred avait alors 18 ans. Il le retrouva en janvier 1913 à Paris et le prit à son service. Agostinelli s'était entre-temps marié avec une femme de chambre, Anna. Proust lui doit les moments les plus heureux et les plus douloureux de sa vie. En mars 1914, Agostinelli qui avait la passion des avions s'abîme en mer, tout près de la côte de Provence. Proust en éprouve une immense peine : « J'ai su, a-t-il confié à Lucien Daudet (le fils d'Alphonse Daudet qui avait été son ami — Lucien que Jules Renard a dépeint : « C'était un beau jeune garçon frisé, pommadé, peint et poudré qui parlait avec une petite voix »), j'ai su ce que c'était que le désespoir. Chaque fois que je montais en taxi, j'espérais de tout mon cœur que l'autobus qui venait vers moi allait m'écraser ».

A quel moment Proust « s'accepta »-t-il lui-même et eut-il le courage de parler dans son œuvre, sans transposition, de l'homosexualité ? Sans doute à partir de la mort de sa mère. Elle le libéra de tous ses scrupules. Il adorait sa mère — comme bon nombre d'homosexuels — avec une tendresse presque maladive. Sur son lit d'agonie, il devait murmurer « si j'étais sûr de retrouver maman, je mourrais tout de suite ».

Mme Proust, née Jeanne Weil, femme du professeur Adrien Proust, était une belle Juive, intelligente, fine, très cultivée et assez autoritaire. Marcel hérita d'elle d'admirables yeux noirs, de ses traits fins et surtout de son intelligence. Adulte, il ne s'endormait jamais sans passer auparavant embrasser sa mère, comme il l'avait fait durant toute son enfance. Il eut un chagrin atroce lorsqu'elle mourut, pleura pendant des jours et entra dans une maison de santé pour soigner ses nerfs (On songe au cas plus récent de Maurice Rostand qui, à la mort de sa mère, Rosemonde Gérard, en fut si désespéré qu'il en perdit l'esprit).

Cette fixation de Marcel Proust à sa mère, cet attachement excessif à l'enfance et au passé, cette impossibilité d'évolution, l'empêchèrent en quelque sorte de devenir adulte sur le plan affectif et sexuel. Et s'il fut inverti — et

non pédéraste comme Gide — on peut penser que c'est en partie parce qu'il s'identifia à sa mère qu'il aimait trop.

Sa mère morte, il se sentit libre de s'avouer homosexuel ; d'autant plus que sa douleur l'avait éloigné à jamais des salons mondains dont il prisait tant jadis la bonne opinion.

Mais il semble aussi que la connaissance qu'il fit de Gide, alors à la tête de la Nouvele Revue Française, l'aida à se libérer. André Gide ne cessa de lui reprocher d'être un rénégat de l'homosexualité, un « maître-camoufleur ». Et en fait, l'homosexuel (ce que Proust appelle « l'homme-femme ») n'apparaît dans son œuvre qu'à partir de *Sodome et Gomorrhe* qu'il écrivit vers 1920. Cet homme-femme a les traits du Baron de Charlus, efféminé, arrogant, grotesque, de plus en plus sadique et masochiste. Il est inspiré d'un personnage authentique, le médiocre poète Robert de Montesquiou mais il est certain que Proust lui prête, surtout vers la fin, pas mal de ses obsessions inavouables. La guerre vient de s'achever et l'homosexualité est dans l'air. *Corydon* a paru, tiré à peu d'exemplaires il est vrai, et *L'Immoraliste.*

Dès lors elle envahit et déborde tout le roman de Proust ; la plupart de ses héros, mêmes mariés, finissent par être homosexuels ; et l'on cite un mot de Proust à la fin de sa vie « ils en sont tous ! ».

Lui qui n'avait connu d'abord que des amours nobles et sentimentales — comme celui pour le compositeur Reynaldo Hahn et pour Lucien Daudet, atteint bientôt les rives de l'enfer de Sodome ; il s'acoquine avec un ancien maître d'hôtel, Albert Le Cuziat, et finance un hôtel de passe très spécial, 17, rue de l'Arcade. Dans ce bordel pour homosexuels, Le Cuziat propose aux amateurs de « jeunes assassins », des « garçons bouchers » qui ne sont souvent que de simples employés à qui on a fait la leçon. C'est là que Proust trouve sa pâture. Le Cuziat lui propose une nuit un prétendu « garçon boucher » : « Avez-vous tué aujourd'hui, lui demande dans la chambre Marcel Proust, quel animal ? un bœuf ? a-t-il saigné ? Est-ce que vos mains ont touché le sang, montrez-moi vos mains ? ». Puis il descend davantage encore les marches de ce qu'il faut bien appeler son vice, la cruauté, le sadisme. Il se fait apporter des rats vivants qu'il prend plaisir à voir transpercer avec de longues aiguilles à chapeau. On a douté de l'authenticité de l'anecdote. Maurice Sachs, témoin suspect, l'a rapportée mais aussi

Bernard Fay et André Gide et d'autres encore. André Gide a raconté : « Proust m'expliqua sa préoccupation de réunir en faisceau, à la faveur de l'orgasme, les sensations et les émotions les plus hétéroclites. La poursuite des rats devait trouver là sa justification ; en tout cas, Proust m'invitait à l'y voir ». Ainsi lentement d'une enfance pleine de tendresse maternelle (mais frustrée), d'une jeunesse sentimentale heureuse mais avec des passions inavouées, Proust était passé aux perversions de l'homosexualité : le sadisme, le goût de la profanation, le masochisme. Il est probable que le sentiment de culpabilité et d'infériorité qu'il avait déjà enfant, l'a porté — parce qu'il se méprisait d'abord lui-même — à mépriser et à calomnier ensuite les homosexuels, d'où ces « pages terribles où il décrit la race des Sodomites » (ces mots sont de Jacques Rivière).

A l'inverse de Gide qui très tôt accepta son homosexualité et fut persuadé qu'elle n'avait rien de dégradant ni de laid et se fit l'apologiste de la pédérastie, Proust devint le peintre implacable d'une certaine forme de l'homosexualité, la sienne, pleine de perversions. Ne nous bouchons pas les oreilles, ne nous fermons pas les yeux : l'homosexualité est aussi cela ; elle a aussi ces aspects sordides. On ne peut reprocher à un romancier de dire la vérité, toute la vérité, quelque laide qu'elle soit. Ne soyons pas nous aussi conformistes. Mais on peut reprocher à Proust d'avoir *triché* : en faisant de ses jeunes garçons purs et frais des « jeunes filles en fleurs », il a enlevé au tableau qu'il a fait de l'homosexualité ses couleurs les plus claires, les plus agréables, les plus flatteuses aussi. Cela aussi est la vérité. Il n'a laissé à son tableau que les couleurs les plus noires.

ANDRÉ CALAS.

« EUROPE » ET MARCEL PROUST

par D. COSTANDINOU.

« L'œuvre de Proust n'était pas de celles qui dussent forcément appeler les commentaires d'une revue comme la nôtre », dit M. Pierre Abraham dans sa brève introduction au gros volume que la revue *Europe* consacra au centenaire de Marcel Proust (1).

« L'esthétisme dont elle [l'œuvre de Proust] fut accusée lors de sa parution (...), le parfum de classe mondaine qui s'en échappait, la futilité des occupations — disons des oisivetés — auxquelles s'adonnaient les personnages, l'absence de toute activité laborieuse ou simplement professionnelle dans les milieux qu'elle mettait en scène, rien de tout cela ne plaidait pour que la revue de Romain Rolland tînt sa partie au concert prévisible lors d'un centenaire. Et pourtant n'était-il pas utile d'étudier pourquoi *A la recherche du temps perdu* a fini par occuper une telle place dans le monde littéraire en France et à l'étranger ? (...) Cinquante ans, c'est long dans l'histoire littéraire. »

Mais le génie consiste dans le pouvoir réfléchissant et non dans la qualité intrinsèque du spectacle reflété. Qu'importe la qualité du spectacle, si l'écrivain possède les dons et la puissance de travail nécessaires à en extraire une œuvre géniale. Et c'est ainsi que le directeur d'*Europe* a reçu des études si nombreuses qu'il a fallu un double numéro de la revue pour les contenir : 272 pages serrées et intéressantes. Parmi les collaborateurs, M. Pierre Clarac (qui, avec M. André Ferré, avait assumé la lourde tâche de l'édition de la Pléiade) insiste sur le caractère inachevé de toute l'œuvre de Proust : « L'autorité de l'imprimé en impose au lecteur le plus avisé (...). Seule une longue familiarité avec le manuscrit permet de se représenter quel rôle le caprice des circonstances a joué dans son élaboration (...). Le Chef-d'œuvre de Proust ne répond que d'une manière imparfaite au dessein qu'il s'était tracé ».

(1) *Europe*, n° 496-497, août-septembre 1970.

M. Pierre Paraf avoue (p. 27) : « Dans la triade de ces grands écrivains qui exercèrent une sorte d'impérium entre les deux guerres mondiales — Proust, Gide, Valéry — aucun des trois ne m'attirait, aucun des trois n'eut la moindre influence sur ma pensée ». Anatole France et Henri Barbusse furent les maîtres contemporains de sa jeunesse. Il se montra dédaigneux alors envers une œuvre se référant à un monde périmé dont la fin « ne laissait guère de regrets ». Ce n'est que plus tard qu'il a approfondi l'œuvre de Proust, compris l'humanité déchirante que couvrait la carapace de tant de personnages du *Temps retrouvé*. Et il ajoute (p. 36) cette remarque que je trouve personnellement surprenante : « Comme on comprend la réponse à la question que je posais parfois dans le monde socialiste : des trois écrivains, Gide, Valéry, Proust, lequel votre jeunesse préfère-t-elle ? Mes hôtes n'hésitaient pas. Leur choix était conforme au mien. C'était Marcel Proust, l'enfant chéri de la duchesse de Guermantes, l'inquiétant, le douloureux Marcel, le cloîtré du boulevard Haussmann et de la rue Hamelin qui avait su descendre au fond de l'angoisse humaine, qui l'emportait. Les titres et les fausses grandeurs du Faubourg Saint-Germain comptaient pour peu ».

Evidemment la « race maudite » (la nôtre) est plusieurs fois mentionnée au long de ces articles (le titre est tiré de l'ouvrage de Proust *Contre Sainte-Beuve*). M. Hubert Juin (p. 88) trouve que « obligé de travestir ses sentiments, de changer tous ses mots, de mettre au féminin ses phrases », Proust s'imprègne de cette tromperie et c'est ainsi que « au monde réel vient dès lors se substituer le monde du miroir : l'écrivain devient enfin l'écrivain véritable parce qu'il pénètre dans le factice des reflets qui se chevauchent, s'interposent, se multiplient et paradoxalement livrent la complexité du réel ». Donc, d'après le signataire de l'article, l'homophilie de Proust a aidé à la transfusion de ses souvenirs qui est nécessaire pour la création artistique.

Je ne pensais pas, dans cette brève notice, passer en revue les trente et un articles de cette « stèle ». En glanant, je note encore l'*Empreinte en rouge sur poussière du*

Temps (p. 111), analyse magistrale de l'épisode si connu de Swann, du duc et de la duchesse de Guermantes (Pléiade, II, 593-597), épisode comique et dramatique à la fois, brossé par Proust avec un art magnifique ; *Une énigmatique métaphore* (p. 141) où M. Philippe Kolb résoud très heureusement la question fameuse des « vertèbres du front de tante Léonie », phrase qui a été une des raisons pour lesquelles Gide avait refusé le manuscrit de Proust pour la N.R.F., etc.

En Grèce, le centenaire de Proust est honoré par la traduction d'*A la recherche*, presque un demi-siècle après la parution du livre en France. Ce n'était pas une traduction facile à entreprendre. Il s'agit d'un très beau travail, mais je doute fort que la suite des volumes déjà parus puisse être publiée sans danger pour le traducteur et l'éditeur à partir de *Sodome et Gomorrhe*. Il est vrai que le traducteur, condamné politique du régime actuel et qui purge sa peine en prison où il a fait la traduction et écrit une importante étude sur Proust, ne court pas le danger de se voir priver de sa liberté...

D. COSTANDINOU.

JEAN CHALON

UN ÉTERNEL AMOUR DE TROIS SEMAINES

Ed. Fayard — 160 p. — 16 F

L'UNIVERS HOMOSEXUEL

ou comment la société sécrète ses fléaux

de MARTIN HOFFMAN.

Les Editions Robert Laffont doivent publier incessamment la traduction de cet ouvrage qui a eu un grand retentissement aux U.S.A., et dont Marc Daniel a rendu compte dans *Arcadie* (voir N° 198, juin 1970). Nous remercions les Editions Robert Laffont de donner à *Arcadie* les « bonnes feuilles » de cette étude dont nous publions l'introduction en cette livraison.

Nous donnerons le mois prochain un autre chapitre de ce livre (1).

ARCADIE.

L'HOMOSEXUALITÉ, PROBLÈME SCIENTIFIQUE ET PROBLÈME SOCIAL

Deux expériences m'ont incité à écrire ce livre. Entre 1965 et 1968, j'ai mené une étude, subventionnée par l'Institut national d'hygiène mentale, portant sur la communauté homosexuelle masculine de la région de San-Francisco. Plus j'avançais dans mes recherches et plus j'étais impressionné par la gravité du problème social que pose l'homosexualité ; dans les Etats-Unis d'aujourd'hui, c'est peut-être *le plus important des problèmes non débattus*.

S'il est vrai, par exemple, que dans le cas du problème noir, les débats publics n'ont pas produit en eux-mêmes

une solution satisfaisante, il n'en reste pas moins que nous sommes désormais *conscients* qu'un grave problème social se pose en ce domaine. Tout compte fait, c'est déjà un premier pas. L'homosexualité, par contre, n'est le plus souvent qu'un sujet de cancans : ce n'est que depuis quelques années qu'elle est devenue un objet de recherche scientifique. Comme ce sont en définitive les citoyens qui supportent les frais de mes travaux, il m'a semblé qu'il était de mon devoir de montrer clairement la nature sociale du problème et de donner aux résultats de mes recherches la plus large audience possible.

Par ailleurs, en préparant les cours que je devais donner à Berkeley sur les déviations sexuelles, je me suis aperçu qu'il n'existait pas d'ouvrage satisfaisant, étudiant l'homosexualité de façon pluridisciplinaire. Il existe certes quelques bons livres sur le sujet, mais presque tous sont écrits d'un point de vue particulier ; les psychanalystes, par exemple, négligent la dimension sociale du problème dont ils font un problème personnel. Inversement, Alfred Kinsey, dont l'apport est indiscutable, n'a cependant pas tenu compte des facteurs psychodynamiques susceptibles de déterminer un comportement homosexuel et n'a pas suffisamment inclu la théorie sociologique dans ses analyses. La fragmentation du savoir est telle que l'on manque toujours d'un manuel présentant l'homosexualité sous ses différents aspects.

Devant cette carence, j'ai décidé d'écrire un ouvrage d'ensemble plutôt qu'un de ces rapports de recherche traditionnellement confiés à une revue spécialisée.

Etant sociopsychiatre, je me considère compétent pour ce qui touche à la théorie psychanalytique et à la sociologie de la déviance. Mais dans beaucoup de domaines qui influencent l'homosexualité, je n'ai pas de connaissances directes et j'ai dû m'appuyer chaque fois qu'il était nécessaire sur les travaux d'autres chercheurs. Il m'a fallu recourir à toutes les disciplines qui étudient la vie humaine ; la biologie, la psychologie, la sociologie, le droit, la psychiatrie, l'histoire ; il m'a fallu également tenir compte des nouveaux champs de recherche aux contours encore imprécis qui font éclater le cadre des disciplines traditionnelles.

(1) Quelques titres des chapitres :
— L'Univers homosexuel.
— Qu'est-ce que l'Homosexualité ?
— Les lieux publics.
— Dix heures de recherche.
— Les homosexuels devant la loi.
— Le Crime contre nature.
— Les racines de l'Homosexualité.
— La phobie de l'Homosexualité.
— Etc...

Sans doute est-il un peu hasardeux d'aborder l'homosexualité dans cette perspective pluridisciplinaire, mais c'est indispensable. C'est parce que ce phénomène a toujours été étudié sous un seul angle que notre savoir est resté si pauvre en la matière et que les sciences humaines sont demeurées aussi incapables de contribuer sérieusement à la solution d'un grave problème social. On n'a pu faire la synthèse des connaissances éparpillées entre diverses disciplines et le grand public ignore tout des orientations d'une réforme qu'il pourrait faire passer dans les institutions américaines pour tenter de remédier à ce que je ne peux m'empêcher de considérer comme un état de choses regrettable.

Pour que son entreprise ait un sens, la psychiatrie sociale doit reconnaître, parmi les forces agissant dans la société, celles qui conduisent l'homme au malheur et à la maladie mentale. Pour nous autres sociopsychiatres et sociologues, il s'agit de découvrir les agencements sociaux qui engendrent les misères humaines et de suggérer les modifications qu'il faut apporter à l'ordre social pour en atténuer les effets néfastes. Cela signifie qu'il va falloir mener un type d'action pour laquelle nous n'avons montré jusqu'à présent que bien peu d'enthousiasme. Nous devrons dépasser le cadre des facteurs psychologiques propres à l'individu pour aborder celui de la société dans laquelle il vit ; il nous faudra intégrer ce que nous savons de l'homme à ce que nous savons des mécanismes sociaux et comprendre comment la société peut conduire à la maladie mentale. A quelques notables exceptions près, nous avons répugné à accomplir cette tâche, en grande partie, je crois, par crainte de nous trouver obligés de manifester une opposition à l'ordre établi. Pourtant, toute analyse sérieuse d'un problème social conduit presque toujours à suggérer une modification de l'état de choses existant si l'on veut proposer une solution.

Il existe, je crois, une raison plus profonde que la crainte de toucher au *statu quo* qui empêche les psychiatres de

s'élever au niveau de la critique sociale. Consciemment ou non, nous savons que les institutions politiques américaines réagissent avec une rare lenteur — quand elles réagissent — aux problèmes sociaux pressants qui se posent. En conséquence, nous avons tendance à rester enfermés dans nos cabinets, face à des individus, sachant que là au moins nous pouvons accomplir une œuvre tangible. S'aventurer dans la critique sociale semble être une entreprise à la Don Quichotte qui ne rencontrerait que silence ou ironie.

Et pourtant, nous devons en passer par là. Nous le devons parce que les nécessités de notre travail clinique exigent que nous considérions l'ensemble des facteurs sociaux qui sont la source de problèmes évidents et de beaucoup d'autres encore qui demeurent cachés. La psychiatrie sociale est le prolongement logique de la psychiatrie classique ; se refuser à l'instituer de façon conséquente sous prétexte qu'elle a peut-être peu de chances d'entamer le *statu quo* serait tout simplement nous dérober à notre devoir scientifique.

« A quoi pourrait servir la plus fine analyse des névroses sociales, disait Freud, quelles pourraient être les applications thérapeutiques de nos connaissances si personne n'avait le pouvoir d'imposer à la communauté l'adoption d'un traitement ? » *Son œuvre* répond d'elle-même puisqu'il poursuivit ses travaux malgré ses doutes sur leurs effets pratiques. Une fois de plus, nous devons suivre ici son exemple.

Comme l'a souligné Laswell, la psychiatrie sociale est une science politique « comme le droit, l'éducation et les sciences sociales en général » (1962, p. 120). Nos analyses des problèmes sociaux portent en *elles-mêmes* des exigences de changement. C'est dans cet esprit que j'ai entrepris ce livre.

L'HOMOSEXUALITE.

Mais quelle est au juste l'étendue du problème que nous allons aborder ? Disons tout de suite que la fréquence des actes homosexuels est surprenante comparée au petit nombre de discussions publiques éclairées que soulève ce problème. Le rapport Kinsey de 1948 révèle que 37 % de la population blanche masculine américaine a connu des

expériences homosexuelles allant jusqu'à l'orgasme entre l'adolescence et l'âge adulte ; 25 % ont eu des expériences ou des réactions homosexuelles *plus qu'occasionnelles* pendant au moins trois années, situées entre seize et cinquante-cinq ans ; 18 % ont connu autant d'expériences homosexuelles qu'hétérosexuelles pendant au moins trois ans de leur existence ; 10 % sont *plus ou moins exclusivement* homosexuels pendant une même période entre seize et cinquante-cinq ans ; 4 % sont exclusivement ou presque exclusivement homosexuels pendant toute la durée de leur vie (Kinsey *et al*, 1948, 650-651).

En dépit des controverses passionnées qu'ont soulevées les méthodes de Kinsey, ses études représentent sans aucun doute la meilleure approximation que nous possédions sur la fréquence des divers types de comportement sexuel. Elles montrent que les activités homosexuelles sont extrêmement nombreuses et que, pour beaucoup d'hommes, il ne s'agit pas seulement là d'expériences isolées. La statistique peut-être la plus intéressante est celle qui indique que 10 % des Américains ont été plus ou moins exclusivement homosexuels pendant une période d'au moins trois ans entre seize et cinquante-cinq ans. Je suppose que peu de gens, même parmi les sociologues, sont conscients de l'extension du phénomène. Comme l'homosexualité entre adultes consentants est illégale dans tous les états de l'Union sauf l'Illinois, il semble que nous ayons créé une infinité de délinquants, même si les lois ne sont que sporadiquement et très inégalement appliquées, et si la police ne fait que rarement irruption dans les appartements privés, lieux où se passent la majorité des actes homosexuels. Néanmoins, les sanctions sociales non instituées ou à moitié instituées sont si sévères que nous nous trouvons ici devant un élément de la structure sociale américaine qui concerne littéralement des millions de nos concitoyens.

Comme ce rapport traite essentiellement de l'homosexualité *masculine*, j'emploirai couramment le mot sans adjectif, quitte à préciser « homosexualité féminine » chaque fois que ce sera nécessaire. Quelques commentaires sur ce dernier sujet s'imposeront d'ailleurs, car certaines particularités du lesbianisme éclairent des éléments importants du comportement des hommes homosexuels. J'utiliserai en outre quelques expressions de l'argot homosexuel, car il me semble qu'elles permettent de mieux mettre en scène

l'univers homosexuels (*). C'est qu'en effet, j'ai étudié les homosexuels dans leur « milieu naturel », c'est-à-dire dans un univers qui leur est propre et qui s'inscrit dans le cadre de la société « normale ». J'ai voulu rencontrer ceux que l'on ne rencontre pas par l'intermédiaire des consultations psychiatriques ou des tribunaux.

J'ai donc interviewé cent cinquante-sept sujets, parlé à bâtons rompus avec bien d'autres et passé de longues heures dans des lieux de réunion (particulièrement dans des appartements et des bars spécialisés).

Toutes mes rencontres ont été favorisées par des amis homosexuels désireux de m'aider dans mes recherches. Elles se sont surtout orientées vers ceux qui ne s'écartaient guère du conformisme que par leurs activités sexuelles. Et j'ai ainsi rapidement découvert que des individus de cette sorte, il en existait beaucoup plus que je ne pourrais jamais en rencontrer, dussé-je leur consacrer la totalité de mon existence. Il y en a dans tous les milieux, dans toutes les catégories socioprofessionnelles et dans toutes les religions. En suivant les filières que m'offraient les réseaux d'amitié, j'ai trouvé un large échantillonnage d'individus adoptant des styles de vie divers ; à de rares exceptions près, rien n'aurait pu permettre au citoyen moyen d'affirmer qu'il s'agissait de « tapettes ».

METHODOLOGIE.

J'ai mené mes recherches à la manière d'une enquête ethnographique, collationnant des renseignements selon les méthodes de l'anthropologue qui séjourne en terre étrangère pour étudier une ville ou une tribu. Mais la communauté homosexuelle ne se définit pas tant, pour l'ethnologue, par des frontières géographiques (bien que les homosexuels préfèrent certains quartiers de la ville), que par des valeurs et des comportements communs ainsi que par leur fréquentation de certains endroits publics.

Une étude de ce genre ne peut pas non plus nous fournir une estimation très précise de l'effectif de cette communauté. Les chiffres que je cite sont empruntés au rapport Kinsey, qui est une étude quantitative à grande échelle du

(*) N.D.T. L'auteur emploie fréquemment « gay » comme synonyme d'homosexuel, en particulier dans les expressions « gay bar » ou « gay world ».

comportement sexuel de la gent masculine américaine. C'était la seule méthode permettant de découvrir la diffusion et la répartition des tendances et des pratiques homosexuelles dans le pays ainsi que de mener des études comparatives portant sur l'ensemble de la population. Ce type de données ne peut pas être obtenu par une étude ethnographique sur le terrain, dont le but est très différent : saisir l'essence de l'univers homosexuel, rendre sa texture et sa couleur, et en aucune façon le mesurer.

Cependant, lorsqu'il m'est arrivé de parler des résultats de mes recherches, j'ai sans cesse été assailli de questions auxquelles seul aurait pu répondre un statisticien menant une étude à grande échelle.

Par exemple, on me demandait généralement quel pourcentage d'homosexuels fréquentent régulièrement ou occasionnellement les bars spécialisés. Il est impossible de répondre sérieusement à cette question si l'on n'a pas accès à un échantillon de l'effectif total des homosexuels, suffisamment large et aléatoire ; comme mes méthodes ethnographiques n'offrent pas cette possibilité, je n'ai pu qu'émettre des hypothèses.

Voici ce que cela donne. On peut estimer que le samedi soir entre minuit et une heure du matin, heure de pointe dans la plupart des bars spécialisés, il doit y avoir environ 6 000 homosexuels répartis entre les quelque 40 établissements qu'ils fréquentent à San-Francisco. Ce chiffre est fondé sur les déclarations d'un informateur qui connaît très bien la vie des établissements spécialisés de San-Francisco et qui nous a dit que l'on trouvait en moyenne 150 homosexuels dans chacun des 40 bars. Ceci n'est évidemment qu'une estimation approximative, mais elle indique un ordre de grandeur qui reste dans les limites des nombres à *quatre chiffres*. Or, nous savons que la population homosexuelle de la Baie, région qui compte près de 3 000 000 d'habitants (non compris les touristes), est beaucoup plus grande que celle qu'on peut mesurer avec un nombre à quatre chiffres. Puisque nous savons qu'environ 4 % des Américains blancs sont exclusivement homosexuels pendant tout le cours de leur existence et que 10 % le sont plus ou moins pendant trois années au moins entre seize et cinquante-cinq ans, nous pouvons voir que l'ordre de grandeur de la clientèle potentielle des bars spécialisés doit osciller entre 50 000 et 100 000 personnes. Donc, il est clair que le nombre de gens qui fréquentent les bars spé-

cialisés n'est qu'une petite fraction de la population homosexuelle mâle de la Baie. Malheureusement, nous n'avons pas la moindre idée du nombre de ceux qui fréquentent les bars occasionnellement. Moi-même, j'ai interviewé pas mal d'individus qui n'y vont que de temps en temps. Ainsi, il est tout simplement impossible de savoir quelle proportion d'homosexuels est susceptible d'aller au moins une fois dans l'année dans l'un des établissements spécialisés. Nous n'avons pas non plus de données sur la clientèle globale d'un bar le long d'une soirée ; mais nous en savons assez au sujet des bars pour affirmer, sans l'ombre d'un doute, que le nombre d'hommes qui entrent dans les bars spécialisés de San-Francisco au cours d'une soirée est de beaucoup supérieur à celui qu'on peut y trouver entre minuit et une heure du matin. Par exemple, certains bars servent à dîner et leur heure de pointe se situe entre sept et dix heures du soir. Le fait qu'un certain nombre d'individus aillent de bar en bar ne change pas de façon significative notre estimation de la clientèle globale.

Si j'ai entamé cette digression d'ordre quantitatif, c'est simplement pour montrer à quel point il est difficile de donner des chiffres, aussi approximatifs soient-ils, en matière de comportements sexuels si l'on ne s'engage pas dans une étude à grande échelle. Disons franchement que l'erreur la plus grave que commettent maints auteurs est d'utiliser des chiffres à tort et à travers. N'ayant eu accès qu'à un échantillonnage d'homosexuels réduit et non aléatoire, ils donnent cependant des effectifs et des pourcentages présentés d'une façon qui laisse croire au lecteur qu'ils sont généralisables.

Et pourtant, cela n'est presque jamais possible, que ce soit pour ceux qui ont eu recours à un psychiatre ou pour ceux qui acceptent de se faire interviewer par un sociologue. Dans ces conditions, il est parfaitement illégitime de citer des proportions et des pourcentages, car on a alors trop tendance à en tirer des conclusions générales. C'est précisément pour cette raison que j'ai déjà critiqué par ailleurs le livre du psychosociologue britannique Michael Schofield (Hoffman, 1966).

Je me suis quelque peu étendu sur cette question car je veux qu'il soit absolument clair que je ne prétends pas ici tirer les conclusions d'une étude exhaustive de l'univers homosexuels, qui aurait passé en revue les divers

aspects et estimé leur importance relative. En réalité, une telle étude est impossible, et quiconque prétend l'avoir menée me semble très suspect.

Si je suis donc le premier à admettre les limites de mon étude, je voudrais dire cependant que leurs conséquences ne sont pas aussi fâcheuses qu'on pourrait d'abord le croire. Car, après tout, quel est le *but* d'un travail de ce genre ? Celui de toute recherche sociologique : servir au mieux des hommes en leur donnant des informations qui leur permettent d'agir. Il faut donc se préoccuper avant tout de ce qui est un *problème* social, c'est-à-dire qui rend les hommes malheureux.

Pour un sociopsychiatre, il est normal de considérer dans l'homosexualité ce qui constitue un problème social, conduit au trouble mental et révèle les imperfections de la société établie. La sociopsychiatrie est en réalité une branche de la médecine préventive. Quand les médecins étudient le tabac, ils n'ont pas besoin de tout savoir sur la plante. Ce qui les intéresse avant tout, c'est de déterminer si l'absorption de cette substance est nuisible à la santé. S'ils concluent par l'affirmative, et c'est d'ailleurs le cas, ils savent les conseils qu'il faut donner au public.

Qnand on étudie l'univers homosexuel, on doit s'attacher aux aspects nuisibles de cet univers ; et donc, même sans en avoir une vision exhaustive, il nous suffira d'arriver au degré de compréhension qui permet de formuler des recommandations utiles. On ne saurait prétendre à tout connaître de l'homosexualité mais on peut s'estimer satisfait si les connaissances acquises permettent de découvrir comment remédier aux difficultés qu'elle engendre — et il y en a beaucoup.

Pénétrons maintenant dans ce monde, examinons son caractère, sa structure et ses problèmes particuliers.

PAR AMOUR DES GARÇONS

(vers anciens)

par DANIEL GUERIN.

I

Si j'étais peintre, je saurais
Peut-être éterniser ta figure enfantine
Et fixer en tes yeux secrets
Le triomphant éclat qui dévaste et fascine ;
Si j'étais peintre, je saurais
Peut-être éterniser ta bouche florentine.

Si nous nous aimions, tu viendrais
M'endormir au ronron de tes minces narines ;
Et dans tes bras je me tairais
Mes tétons mordillés par tes dents cristallines ;
Si nous nous aimions, tu viendrais
Poser contre mon front ta bouche florentine.

Mais tu t'en vas d'un œil distrait
Sans savoir que je pleure et que tu m'assassines ;
Et dans la nuit tu disparais
Sans avoir étendu vers moi ta main câline,
Sans avoir su, trop lourd secret,
Qu'un jour j'ai supplié ta bouche florentine.

II

Quand ton riant visage entra dans ma maison,
Je le crus neuf ; ô nouveauté de ce qu'on aime.
Mais je sais maintenant que nos cœurs sans raison
Voudraient ressusciter de défuntes saisons :
On n'aime qu'un visage et c'est toujours le même.

III

Oublier contre toi que l'amour le plus sage
Ravage.
Oublier que la gloire ou que l'orgueil de soi
Déçoit.
Oublier que la chair, après l'âpre surprise,
Divise.
Mais sur ton front perdu dans un sommeil léger,
Songer.
Fluide autour de nous, sentir que le silence
Balance.
Et sur ta lèvre inerte où s'éteint le désir,
Mourir.

IV

Je n'aimais pas d'amour au temps de ta bonté ;
Pour ton corps bienveillant j'étais sans gratitude.
Maintenant que meurtri, délaissé, rejeté,
Je subis ta riante et jeune cruauté,
Ma tendresse grandit avec ma solitude.
Te pardonner devient l'unique volupté,
Et souffrir près de toi la plus chère habitude.

V

Ce n'est pas ton refus qui grandit mon désir,
Et me fait te suivre à la trace.
Ton corps n'est pas cruel, et quand je veux dormir,
Sur ton épaule j'ai ma place.

Ce n'est pas ton amour qui me fait te chérir ;
Ton cœur moins tendre que vorace
A mes profonds appels répond par le plaisir,
Et se tait quand le plaisir passe.

Mon bonheur, près de toi, ce n'est pas la fierté
De te posséder sans partage :
Ton corps adolescent, d'autres l'ont convoité.

Et si je t'aime ainsi, d'un amour humble et sage,

C'est qu'en tes yeux j'ai reconnu,
Au-delà de l'enfant vainqueur, l'enfant perdu.

VI

Loin de toi les matins sont privés d'allégresse,
L'oiseau de sa musique et les jardins d'odeurs.
Rien qui me charme et qui soulage ma détresse
D'être si loin de toi, gaspillant ma tendresse,
Usant mon cœur.

Car ce cœur ne sait plus la ferveur des attentes,
Et de brûler à vide épuise ses trésors.
Et quand tu reviendras, ce cœur que rien ne tente
Se fermera ; ta chair enfin sera présente,
Mais ce cœur mort.

Pourtant il ferait bon sous la jeune verdure
A rêver. Le moyen de rêver loin de toi ?
Comment songer à boire à des sources plus pures ?
L'écrasant souvenir de ta musculature
Me fait la loi.

Etre tout, n'être rien. Le vide en ton absence.
Mais proche pourrais-tu, vaste corps, le remplir
Ce néant, dans mon cœur éternelle présence ?
Et comblé faudra-t-il enterrer l'espérance
De moins souffrir ?

VII

Je suis las, je suis las,
Je suis las de compter les heures et les jours ;
Monotones les jours et pareilles les heures.
Je suis las, je suis las
Qu'en mon cœur obstiné ton souvenir demeure,
Quand mon corps épuisé n'a plus besoin d'amour.
Je suis las, je suis las
De t'étreindre la nuit, chère ombre déformée,
Et d'avoir oublié quel est ton vrai regard.
Je suis las, je suis las
Puisque rien ne pourra, si tu reviens trop tard
Ni tes biceps suffire à ma chair affamée.

Je suis las, je suis las
D'une attente stérile et d'une fièvre vaine,
Et je sais que demain, cerné par tes bras nus,
Je serai las, si las
Que ce corps trop rêvé ne m'apaisera plus,
Un autre amour déjà faisant brûler mes veines.

VIII

J'aurai pétri des corps sans que rien ne retienne
Mon cœur qui voulait tout chérir.
Des corps furent à moi, mais quelle âme fut mienne ?
Rien qu'une âme. Et pourtant, vainqueur dans mes désirs,
J'aurai pétri des corps sans qu'une âme fut mienne.

A travers les amours, la tâche quotidienne,
Mon seul ami fut le plaisir.
Je n'ai jamais voulu qu'une âme me retienne ;
Car les âmes n'étaient que raisons de souffrir.
J'aurai pétri des corps sans qu'une âme fut mienne.

Dans le vide, pourtant, qu'un être me soutienne.
De ta beauté j'ai su guérir
Toi, le dernier en date, et ma chair n'est plus tienne.
Mais pour vaincre l'angoisse au moyen du désir
J'appelle, à défaut d'âme, un corps qui me retienne.

IX

Quand je n'endure plus le mal qui me dévore
Et que je me confie aux prétendus amis,
Leur criant que je souffre au-delà du permis,
Parce que je m'obstine à te chérir encore ;

Ils répondent : « Quelle est cette étrange manie ?
Est-ce que j'aime, moi ? ». Alors, soudain, je sens
Que les dieux m'ont comblé, puisqu'en te chérissant
Je vis, tandis qu'ils n'ont jamais vécu leur vie.

DANIEL GUERIN.

LE COMBAT D'ARCADIE

ÉCLAIRS DE SAGESSE, ÇA ET LA...

AUX U.S.A. ET A LONDRES

Si le petit Bob, dans *Sunday, bloody sunday*, veut tellement aller en Amérique, pour y nourrir son génie de peintre, ou de bricoleur ! — et pour y trouver des commandes ! — c'est bien parce qu'il sait quelle fermentation intellectuelle et morale se développe là-bas..., mais il ne sait peut-être pas qu'il y a aux Etats-Unis des *Cercles d'études René Guyon !*

Oui, nous l'avons appris récemment d'un militant de New-York, militant de notre cause, s'entend. Et cela est assez réconfortant. Car ce professeur René Guyon, dont les thèses et objectifs essentiels, nous concernant, ont été exposés dans *Arcadie* dès le n° 2 (en février 1954 et mois suivants), ne semble pas avoir beaucoup bouleversé les officiels « experts » français... ? en fait d'homosexualité... Nous l'avons ici plusieurs fois remarqué.

Mais c'est le cinéaste Schlesinger qui lui, en nous donnant *Sunday, bloody sunday* (*Un dimanche comme les autres*, a-t-on traduit), a magnifiquement remis en place, aux yeux du public, la réalité — qui n'a rien de monstreux — des deux amours, des deux activités sexuelles... parallèles : la majoritaire et la minoritaire — pratiquées d'ailleurs simultanément par les bisexuels (Ici, trois binômes en deux lits).

Ce film a toutes les qualités : son écriture cinématographique, son aisance, son naturel... ce tableau si riche et si exact du Londres actuel, dans la diversité de ses milieux, de ses étages sociaux d'âge et d'éducation..., les trois manières qu'on y a de se nourrir, de circuler, de s'y divertir ou de travailler..., d'y manifester... sous la pluie, sur patins à roulettes !... et, bien sûr, finalement d'y pratiquer les deux amours.

Et pour les gens que cette dualité aurait choqués, Schlesinger a nettement déclaré, disons même courageusement précisé, en s'expliquant à Yvonne Baby : « ... Et puis, je suis fatigué de voir des films où les homosexuels sont des hommes malheureux, hystériques et dont le public peut et doit penser qu'ils sont des monstres. Je crois qu'il était temps de montrer sans tricher un fait naturel de la vie » (Au milieu de la page 17 du *Monde*, du 23 septembre).

Soyons-lui donc reconnaissants de ce petit courage, d'avoir dit... la vérité.

(Par ailleurs, J.-L. Bory a montré, excellemment, dans *Le Nouvel Observateur* — n° 361 du 11 octobre, page 65 — quelle est la hauteur, la dignité, la richesse philosophique de ce film si profondément anglais.)

EN BRETAGNE...

ET CHEZ LE COIFFEUR...

ET DANS LE FIGARO...

Oui, en Bretagne. Dans le n° 159, page 27, des *Cahiers Keltia*, où l'on défend « la Bretagne réelle », on peut lire : « ... Une époque si fière de sa culture devrait savoir ceci : de l'autre côté de la mer Egée, en Asie, commence le royaume de la libre pédérastie, et une civilisation évoluée (qui) n'est pas concevable sans l'admission de l'homosexualité ». Concision celtique, qui dit beaucoup, en peu de mots.

Et chez le coiffeur, où le style est plus prolixe et lâché, les clientes, en attendant que leurs chevelures sèchent... lisent, évidemment... *Ciné-Revue.*

Elles avaient pu remarquer déjà, avant les vacances, certaines sentences ou appréciations (de Jacques Brel) peu conformes à leur vision simpliste de l'amour (« roman-feuilleton », et sur pellicule, hélas ! stéréotypé, Dieu sait à quel point !). Or, laissant de côté les propos assez violents et nets du chanteur-cinéaste, nous relèverons seulement, qu'accusant les femmes d'être « toujours au-dessous de l'amour »... et « un peu à côté de l'amour », il estime « que la tendresse n'a rien, ... rien à voir avec l'amour... La tendresse est un mot qui s'applique infiniment plus aux hommes, parce que la tendresse est un jeu égalitaire. C'est un flux entre deux pôles qui sont à égalité... », etc...

Cette « égalité » rejoint du reste absolument ce que François Mauriac a merveilleusement analysé, en 1924, dans *Le jeune homme* (On l'a souvent remarqué en diverses analyses arcadiennes).

Ces dames des salons de coiffure, dans la mesure où leur esprit a pu réfléchir une seconde, sur ces lignes ! — n'auront pas été trop étonnées de retrouver dans le numéro d'octobre 71 de la même revue (Dossier 71) trois autres petites pages de texte aux photos truculentes (34 à 38) sur les amours homosexuelles des deux sexes, présentées comme une réalité parfaitement constante et naturelle, que seule la tradition judéo-chrétienne a eu si grand tort de condamner. Exposé assez impartial, honnête, à quelques erreurs près (de gens visiblement peu au courant des réalités pratiques). Mais l'intention « d'absolution » si l'on ose écrire ! est absolument nette et franche. Ajoutons d'ailleurs qu'*Arcadie* y est très correctement évoquée, expliquée et que divers auteurs qui honorent ses pages de leur collaboration perspicace et savante, se trouvent cités dans cet article... de *Ciné-Revue*.

Ainsi, ces dames, aux coiffures refaites, auront eu peut-être de fort utiles précisions sur des questions... qu'elles n'apercevaient qu'à travers un brouillard de ragots et de quolibets.

Ainsi se fait, faute de mieux, l'éducation intellectuelle des masses !

Enfin, au bas de la première page du *Figaro* du 8 août, l'historien Pierre Gaxotte, de l'Académie française, eut des ironies bien significatives aussi, sur la conception d'une société où tout serait « subordonné à la reproduction » et où « aucun individu n'existerait pour et par lui-même ». « Alors, s'écrie-t-il, pourquoi exister ?... L'homme n'est pas une fourmi. Nous avons bien des technocrates qui rêvent de transformer les nations en termitières, mais ils s'y réservent le privilège d'une existence individuelle et familiale, preuve que cette façon de vivre est supérieure à l'anéantissement au sein d'une masse ». M. Pierre Gaxotte défend avec raison « l'individu » contre « la masse ».

Respect de l'individu, ... en effet, contre les préjugés de la masse, lorsque précisément cet individu est absolument inoffensif.

Voir les diverses déclarations solennelles des *Droits de l'homme*...

Question si souvent évoquée ici...

ET DANS LES REVUES FAMILIALES...

Le n° 2 (septembre 71) de *Vos enfants* (1 ter, rue Chatard, 30 - Alès) comporte un très important article du directeur d'*Arcadie* et de Michel Bon, à l'adresse des mères de famille :

Et si votre fils était homosexuel ?

Inutile d'exposer ici quelles explications et quelles assurances ont été données à ces « mères de famille », afin que la révélation de cette préférence sexuelle minoritaire — quelle qu'en soit l'origine — n'apporte aucune réaction malsaine et malencontreuse dans leurs rapports avec leurs fils, et que, bien au contraire, la famille accepte le fait avec compréhension, n'en conçoive aucun dépit et sache enfin se comporter avec dignité et affection intelligente, dans cette conjoncture qui n'est ni un malheur ni une tare.

Nos lecteurs depuis bien longtemps savent tout cela — et bien d'autres esprits libérés, également (Voir *Campus* de Michel Lancelot, chez Albin Michel, 1971).

RELIURE

DOS EN CUIR — COULEUR VERTE

18 F — Port compris

Préciser l'année désirée (1971 *ou* 1972)

LE PETIT MANUEL (1)

par MICHEL BEAUGENCY.

A Milan, le lendemain est un dimanche. La cité endormie, sens dessus dessous par endroits (on y construit le métro et d'énormes charpentes soutiennent quelques édifices), Bernard assiste le matin dans la cathédrale, sous la nef de pierres du Dôme, quasi déserte, aux préparations, célébrations, cortèges et office de la fête de la Sainte-Trinité. Nous sommes au mois de juin : les désirs les plus chastes se mettent en ordre.

Près de la sacristie, à la base d'une colonne, l'encens brûle. Le bedeau veille. Les enfants de chœur sont installés dans les stalles. Quand un prêtre longe les murailles, tous se lèvent pour recevoir d'un geste comme une gifle l'ordre de s'asseoir. Puis divers groupes se forment, se font bénir et en grande pompe tournent à main gauche, prennent le transept et remontent au maître-autel sous le tonnerre des orgues. Bernard frissonne quelquefois à ce grondement.

Le Suisse ouvre la marche, suivi d'une chorale de frêles soutanes sous un surplis. Huit de front. Quatre rangs. Devant eux, à reculons, le chef se hausse sur la pointe des pieds, étend ses ailes sur le chemin des gardes en complet veston qui écartent les curieux soudain plus nombreux. Un crucifix luit, escorté de douze adolescents portant un candélabre à mi-hauteur, bien droit. Ils sont en robe couleur violette de Parme assez large sous la cotta de dentelles. Derrière eux, les soutiennent de leurs prières, besogneux, gras, fatigués ou distraits, des chanoines, une main sous le camail, le cierge penché à droite, à gauche, en épée, en bâton de maréchal, en charrue. Un jeune abbé voltige autour du dais que portent quatre hommes habillés de noir, gantés de blanc. Ils mesurent leurs pas,

(1) Voir *Arcadie* n° 214.

leur alignement, la position de la barre de cuivre. Au milieu d'un nuage, les encensoirs furieusement entretenus dans un bruit de chaînes balancées, la langue râpeuse, un vicaire de Jésus-Christ, un vieil évêque disparaissant sous la chape dorée, gemmée, sous le rochet immaculé, présente le Saint Ostensoir, soleil de vermeil. Puis, viennent les étendards de guerre, et les notables arrivés à l'âge des révérends qui négligent le cierge, observant alentour, l'œil chassieux, qui boitent, qui traînent la semelle, vénérable corporation de francs-maçons à la retraite. Ils sont là une vingtaine, fermant la marche avec quelques fidèles, dévotes et badauds en troupeau.

Bernard en blanc, sa chemise largement ouverte, en espadrilles, sous les images saintes, les tentures rouges et le charme de doux innocents déjà courbés mais gracieux dans l'art de la génuflexion, frémit. Du fond de l'âme il se souvient. Il prie en latin pour être sûr de mieux entendre l'accent italien :

« Agnus Dei... Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde... »

Agneau de Dieu, faites que nous gardions à jamais cette prière. C'est l'ultime pardon, tant espéré de Bernard et le pardon qu'il accorde lui-même aujourd'hui à cet aumônier qui, en pension, voilà quinze ans, quel enfant ! le trahit en dénonçant au proviseur un secret de confession. Son secret, son héritage, son espérance d'amour.

Bernard fut renvoyé. Tout était perdu.

— Mon enfant, dit le père Etienne qui le reconduisait dans sa famille, tout dépend de votre droiture et des dons de Dieu. Dieu n'est jamais perdu. Ni l'amour, ni la charité.

— Oui, mon père, mais je ne serai plus le soliste de votre chorale... Pourquoi m'avez-vous perdu ? demanda Bernard. Vous ?

Un tel bouleversement ressuscité ne doit plus le quitter, ni le masquer. Brusquement il en ressent le choc. Quelle qu'en soit la portée.

Bernard prend le tramway (ligne 18) l'après-midi pour approcher les fantômes de la Cène du Vinci à demi effacée dans le réfectoire de Santa Maria delle Gracie et (ligne 19) un petit bal au bord d'un canal, où, sous les tonnelles twistent et boivent en famille, le *papa*, la *mamma*, le *bambino*, le *gigolo*, la *putana*. Des manœuvres de seize ans, entre eux, en bretelles sur des maillots de corps, en salopettes, en sandales à semelles de bois, le

visage jovial, la taille étrusque, émerveillés, ruisselants, s'amusent, sautent et sautillent.

Bernard croit reconnaître parmi eux Marc qui lui sourit discrètement, au milieu d'une fête pleine de gaîté, où tout naturellement certains s'étendent près de lui dans un coin d'ombre. Les danseurs épuisés respirent fortement, s'épongent, arrachent quelques herbes sèches à cette terre dure comme plâtre, dorment sur cette terre bientôt brûlée, cette terre où ils sont tous unis. Le soleil a pesé lourdement sur leurs épaules. Ils regardent le soir qui tombe, les chiens qui sortent des fermes, les cyprès sous le ciel toujours serein.

Le garçon qui l'a conduit jusque là raccompagne Bernard jusqu'à son hôtel, le tenant par la main, lui chantant des mélodies en français. Il les apprend à la radio et devant les machines à disques automatiques.

A la faveur de la nuit, ils se sont embrassés.

Bernard arrive avant le chant de l'alouette à Vérone et lit, inscrit sur une plaque près du petit balcon vieux rose des Capulet, le vers de Roméo à Juliette : *O my lady ! O my love !* Puis, toute vie ayant un destin tragique, qui sait quoi ? — qu'il mourra ? roule jusqu'à Venise, vers ce musée usé, cet astre d'Orient, cette confiserie fantastique exposée aux caméras des touristes toujours trop nombreux.

Le brouhaha de la foule, les sollicitations des marchands, les airs d'accordéon, les « oï ! » des gondoliers (invitation ? défi ? avertissement ? précaution ?) brouillent un clapotis si lointain parfois que tout lui devient fallacieux. Bernard, fiévreux comme ces palais, est rongé par une lèpre, une eau stagnante toujours à proximité. Il s'arrête au bord d'un canal, d'un autre *genre*, le cœur battant, épuisé par la chaleur immobile, les odeurs enveloppantes, le raffinement désuet.

Perle dans l'huître, la mort serait exquise.

Comme la vermine se nourrit d'une charogne qu'elle méprise un peu, Bernard dévore, détruit, disparaît. Il use ses yeux, sa maladie aux marbres qui n'en peuvent plus de soutenir tant de splendeurs. Certaines portes vermoulues, à moitié rongées, fermées à la mer, semblent ouvertes, mais à quelques exceptions près, dont on dresserait probablement une longue liste, les bâtiments paraissent si solides depuis des siècles que tout engloutissement dans l'immédiat serait inespéré.

Bernard s'approche de cette eau trouble, tachée de

miroitements. Belle, elle l'appelle. Epaisse, elle l'entraîne.

Il mène l'enquête sur un champ de désolation, ce passé qu'il mesure, qu'il balance, qu'il provoque, qu'il est venu chercher.

C'est une vieille rumeur, si décevante. Il se penche pour mieux l'entendre. Descend deux marches moussues, noirâtres, vertes... Et brusquement il glisse. Il bascule de l'autre côté... Poussé.

Il se démène, se rattrape, nage, s'accroche, et souple soudainement saute sur les dalles du bord, tout dégoulinant d'algues et de moisissures. Puis il attend que le tremblement dont il est secoué ne lui fasse plus ployer les genoux, ne lui brise plus les bras.

Une douleur inconnue dans l'épaule, oppresse bientôt la poitrine, atteind le cœur, creuse l'estomac, bouillonne au ventre. C'est la peur. L'effondrement du monde. Le suicide collectif. La brûlure qu'il ne peut arracher.

Bernard se passe une main encore froide sur le front, les tempes, les lèvres comme s'il s'administrait une sorte de sacrement. Il ferme les yeux. Il s'affronte à un personnage qui a des façons de victime, à un double qui meurt en paix. Il réussit à s'en défaire. A travers ses paupières constellées, un soleil rosé le réchauffe lentement.

Avec deux accrocs à la chemise, larges comme la main, un pantalon de toile jaspé collant aux mollets, des espadrilles spongieuses, ainsi chargé de tous les péchés de l'humanité, il court comme un rat de palais en masures traqué par des curieux, suivi par des piétons, gêné par des quidams de mine indifférente.

Pollué, il se mêle à cette masse, et la fuit. Ira-t-il jusqu'à la pension ? Atteindra-t-il ce gardien à l'entrée qui a toujours un œil humide si intelligent, la lippe sous le cigarillo ?

Dans la chambre, un lit à deux places, *letto matrimoniale*, est largement ouvert. Bernard s'y étend, tandis que ce jour-là le quitte. Il ne sommeille pas, mais entre la fin du crépuscule et la nuit, dans cette indécise lumière où le regard se perd, où les yeux ne distinguent plus la table, la chaise, le lavabo d'un ameublement insolite, il tâche de s'accoutumer au manque de clarté, désappointé après cette trahison, surveillant la férocité de la bête nocturne qui naît en lui, lentement, propice aux égarements.

Ah ! les tombes qu'il creuse dans son lit sont pleines ! La vie déborde.

Volontaire ou non, cette chute ? Qui est complice ? Qui est coupable ? Est-ce un incident ? une menace ? un faux pas ? une alerte ? le signal de quel passage ? A quoi serviraient maintenant les secours, les soins, les consolations ! A Venise, la vie et la mort dansent ensemble quand les badauds amusés échangent un signe avec les noyés du Grand Canal. Bernard sentant cette langueur l'envahir, met un costume bleu marine (ce qui lui vaut les salutations respectueuses du gardien), et sort. Peut-être au cours de sa promenade fera-t-il des rencontres...

Il pleut. Le beau temps ! Que le ciel est bas ! Le soleil brille encore, là-bas, derrière les nuages, sur la lagune, laissant un reflet sur les façades décrépites, mutilées de couleur ocre au couchant sur les volutes craquelées, sur les perspectives s'ouvrant aux joies de l'adultère.

Sur la Piazzetta, les orchestres éclaboussent de valses viennoises et de rengaines à la mode, jusqu'à la trente troisième colonne du palais ducal, jusque dans la gueule d'un lion de pierre où les pernicieux autrefois déposaient des dénonciations anonymes.

Les tourments repoussés, une foultitude de remords l'assiègent. Non, il n'est pas possible que Bernard ait moins l'occasion de penser à Marc. Ce que Bernard a l'occasion d'admirer, d'entendre et de suivre chaque jour bien souvent, ce ne sont plus des souvenirs mais des faits, des réalités, des événements nouveaux que Marc ignorera probablement lui-même entièrement, qu'il observe avec curiosité chez les uns, avec amusement chez les autres, et le font vivre non pas avec Marc mais dans l'enchantement, dans l'envoûtement d'une grâce qu'il appelle sa compagnie. Sans lui.

Ce qu'elle est ?

Cet enfant de quatre ans, voué à Saint-François, déguisé en moinillon, la robe de bure aux genoux, parlant aux pigeons. Les ouvriers municipaux leur jettent des graines au début de l'après-midi.

Ces files de congés payés anglo-saxons, promenés en gondoles, heureux d'être ensemble pour rire et se gaver.

Ces fameux *Maures,* coulés dans le bronze, en haut de la tour de l'Horloge, qui sonnent chaque heure, l'un répondant à l'autre.

Ces ruelles malsaines souvent nauséabondes dont les recoins semblent chuchoter, la nuit, comme des brigands

bruns parmi un peuple de serviteurs agiles, pourtant gais, le jour.

Ces jeunes dieux, nus et vibrants, d'une élégance souveraine, Ganymède sans oiseau, qui s'attendent au Lido sous les feuillages d'une Arcadie sans bétail.

Ces Don Juan et Tristan enlacés, se tenant par le bras, par la taille parfois, amis bienveillants, amants bienheureux.

Ces arlequins vénitiens (nul n'en peut mais, des carabiniers tolérants aux hippies tempérants) d'une vivacité ubéreuse d'une tournure, d'une drôlerie piquante, à peine couverts d'une chemise de dentelles, d'un blue-jeans coupé en franges jusqu'aux genoux, d'une peau nacrée.

Ce sont les mêmes qu'autrefois : ils ont changé d'oripeaux, c'est tout. Que sont devenus les autres ? Des guenilles ou des mannequins ? Ils sont partis fourbus, reniés, désespérés pour des *Milano,* des *Torino,* des *Roma.* Ils ont eux aussi trop souffert. Alors, ils rient. C'est l'Ironie, n'est-ce pas, l'Humour avec une grande hache, qui, esprits supérieurs, les sauvera !

Je suis là et tu viens. O que l'amour se dévête sans dire son nom ! que les forts donnent leur force et les faibles leur faiblesse dans la joie ! que tout corps s'abandonne aux caresses et que les assoiffés se grisent ! Tout est naturel.

Quel effroi ! L'amour complique nos petits plaisirs et il n'est point de vice qui ne relève momentanément la pâtée humaine. Tous grouillent dans des labyrinthes, luttent contre la nécessité, contre l'imagination et ceux qui y échappent sont fous. D'où la gravité du regard lié à la légèreté des manières. Une aventure, sans trop de sincérité, s'attache aux voluptés hâtives qui ne froissent pas l'harmonie des lieux mais s'ajoute à la mélancolie des architectures. Quand la *Banda municipale* dirigée par un *Maestro* qui a le nez en forme de gargouille et qui tapote son pupitre les coudes au corps, joue sur la piazza, tantôt des quatuors, des sonates, des lieder, trop discrets, tantôt des ouvertures, des symphonies, des opéras, trop éclatants, avec le souci d'éblouir, le programme tombe à côté du sentiment. Il détruit ce décor fastueux, étouffe une civilisation accablée d'appels, tant la vie a vieilli.

Quand l'homme deviendrait-il un animal fabuleux, n'en resterait-il pas l'amant qui épouse une angoisse et n'a point de joie à donner en échange ?

Où et comment Bernard peut-il retrouver Marc ?

Il est délicieux d'aimer sans Dieu mais comique d'aimer sans raison. Et se placent, au sommet d'une existence, en haut de l'escalier du palais des Doges, qu'ils auraient ensemble gravi, deux géants unis : Mars et Neptune.

(*A suivre.*)

MICHEL BEAUGENCY.

MICHEL LANCELOT

CAMPUS

L'homme condamné par la morale : l'homosexualité

Le texte intégral de l'émission du 18 mars 1970

« *CAMPUS SPECIAL HOMOSEXUALITE* »

UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL
QUE TOUT ARCADIEN VOUDRA POSSÉDER

Ed. Albin Micel — 305 pages — 23 F

LIVRES ANCIENS
LIVRES NOUVEAUX

UN BLOND ÉVAPORÉ

de JOSEPH HANSEN.

L'image de l'homosexualité que donnent les romans policiers est trop souvent stéréotypée, superficielle, voire ridicule, pour que nous n'accueillions pas avec sympathie un roman de Joseph Hansen, **Fade-Out,** traduit (hélas) sous le titre grotesque et absurde de **Un Blond évaporé** dans la **Série Noire** de Gallimard (1).

Sans vouloir ici émousser le plaisir des lecteurs de cet excellent roman — dont l'intrigue est menée avec vigueur et dont le dénouement a tout l'imprévu requis —, disons que l'homophilie n'y apparaît pas comme un « à côté » ou un élément de décor pittoresque, mais comme le ressort essentiel de l'action. L'enquêteur est lui-même homosexuel, et c'est son homosexualité qui lui fait deviner la clé du mystère de la disparition du célèbre chanteur Fox Olson... Toute cette histoire est présentée avec une pudeur, une sensibilité, une émotion même, qui ne sont certes pas fréquentes dans ce genre de littérature. Certaines pages (sur la mort d'un jeune homme, veillé à l'hôpital par son ami) sont parmi les plus belles que j'aie lues à propos de la force du lien qui peut unir deux hommes l'un à l'autre.

Et puisque nous en sommes à parler de romans policiers, signalons encore l'ingénieux roman de Michel Lebrun, **Un revolver c'est comme un portefeuille** (2), où figurent un antiquaire homosexuel et son jeune ami — lequel, arrêté par la police, fait preuve de tant de dignité que l'inspecteur qui l'interroge se sent « tout remué » et s'en veut « de cet excès sournois de sensiblerie ». Image idyllique de la police ? Je n'en sais rien, mais je me demande si, en posant à un suspect arrêté la question : « Aviez-vous des relations sexuelles avec la victime », les inspecteurs se sentent « bizarrement indiscrets », comme l'écrit Michel Lebrun ? Personnellement je ne demande qu'à le croire, mais...

MARC DANIEL.

(1) Série Noire, n° 1408 (avril 1971). Prix : 5,70 F.

(2) Presses de la Cité, Collection « Un Mystère », n° 123, 1er trimestre 1971.

« LE PETIT MATIN »

film de JEAN-GABRIEL ALBICOCCO.

Nous citerons ce film pour mémoire. En effet, dans cette histoire — ou, plutôt, ce galimatias — adaptée d'un roman de Christine de Rivoire se forme, en second plan, un couple homosexuel.

L'un des deux garçons, le principal, celui qui sert de faire-valoir à l'héroïne, est issu, comme elle, d'une famille morbide sur laquelle le film est centré. Donnons à ce garçon une pointe de sadisme, attifons-le d'une mère abusive, et voilà rien de mieux, croient les auteurs, pour justifier son homosexualité.

Ce film est de Jean-Gabriel Albicocco. On y retrouve la façon excessive qu'il a de traiter de l'humain : ce ne sont que poncifs et références aux romantisme et lyrisme tant français que germanique. L'époque de l'occupation, où se situe le film, voudrait le lui permettre... Hélas ! la poésie, qui se veut, elle aussi, présente et semble parfois s'en dégager en venant vers nous les pieds nus, comme le reste d'ailleurs, n'arrive en fait qu'en gros sabots.

Seuls les paysages landais, où évoluent deux admirables chevaux, ont été épargnés ; je dirais même : touchés par la grâce, auréolés par le soleil. De très jolies images évanescentes prises à contre-jour par Quinto Albicocco et accompagnées d'une musique oscarienne de Francis Laï, rendent heureusement ce film supportable.

En outre, il a la particularité d'être brillamment interprété. Chaque personnage, d'ailleurs, ne tient que par l'interprétation qu'en donnent d'excellents acteurs. En tout premier : l'héroïne, jouée incomparablement par Catherine Jourdan. Mathieu Carrière, son partenaire, n'est pas moins convaincant. Madeleine Robinson fait son numéro maintenant habituel. Jean Vilar est la surprise.

Quant aux deux garçons, qui nous intéressent par la pointe « d'exotisme » qu'ils apportent avec brio à ce film, ce sont Christian Baltauss et Jean-Jacques Ruysdale.

HENRI GAY.

UN DIMANCHE COMME LES AUTRES

(Sunday, Bloody Sunday)

film anglais de JOHN SCHLESINGER.

Arcadiens, mes amis, marquons ce jour d'une pierre blanche : la rentrée 71 au cinéma comme au théâtre, s'annonce surprenante.

D'autres vous parleront du **Locataire,** la pièce de Joe Orton adaptée par Eric Kahane et nous attendons toujours la sortie du film français **Les Amis** qui devrait succéder au **Messager** de Losey sur les écrans.

Pour nous faire prendre patience voici le film de Schlesinger, l'auteur de l'extraordinaire **Macadam Cowboy.**

Ces diverses œuvres ont en commun un ton nouveau : on y parle le plus simplement du monde de l'homosexualité. On regarde en face ce qui n'est plus une monstruosité mais un phénomène social fort répandu et pas plus blâmable que le daltonisme.

Les auteurs de ces pièces ou films étudient et montrent les diverses questions soulevées par ces amours, enfin dépouillées de tout un fatras de fatalité et de malédiction.

Schlesinger s'en est expliqué très sobrement dans **Le Monde** (1) en disant qu'il avait avant tout voulu montrer comment on peut vivre son homosexualité sans drame et sans névrose.

L'argument est fort simple : un garçon d'environ vingt ans est aimé par un homme mûr et une femme encore jeune.

Cette situation, qui ne va pas sans complexités, est connue de chacun et Bob Elkin, l'ambivalent, sait, sans vaine forfanterie ni cynisme, se partager.

C'est une rivale inattendue qui l'emportera : l'Amérique où Elkin espère pouvoir percer comme sculpteur.

Schlesinger est allé fort loin dans la peinture du côté homosexuel de son intrigue. D'entrée de jeu on y voit le Dr Daniel Hirsch accueillir dans son lit le garçon qu'il aime et l'embrasser fougueusement.

Il connaît mieux que quiconque la précarité de ce bonheur, mais plus sage que Glenda Jackson — très remarquable dans le rôle féminin d'Alex Gréville — il ne cherchera pas à tout posséder. Il sait éviter ces chimères.

Tout l'art de Schlesinger consiste à nous montrer le comportement quotidien de ces trois êtres pendant une dizaine de jours dans les circonstances les plus banales.

Murray Head (Elkin) ne s'explique jamais et c'est par très petites et très savantes touches que nous sommes amenés à le cerner.

En contrepoint, il y a Londres, plus séduisant que jamais — ses

beautés et ses tics — ses intellectuels et ses drogués — ses truqueurs et ses amants passionnés — sa faune et sa flore en un mot.

N'omettons pas au passage une savoureuse description d'un milieu juif, fort huppé.

Découvrir un film intelligent, admirablement conçu, sans facilité ni mièvrerie, doté d'interprètes parfaits, est un régal assez rare. Courez-y sans tarder.

Et réjouissons-nous de voir enfin les homophiles non plus tels qu'ils devraient être contraints à la folie, au suicide, au meurtre, mais tels qu'ils sont : conscients et adultes. Il n'est que le temps d'abandonner enfin Corneille pour Racine !

SINCLAIR.

(1) 23 septembre 1971.

YVES NAVARRE

LADY BLACK

« UN HOMOSEXUEL SCANDALEUX ? »

Ed. Flammarion — 370 p. — 26 F

FRANCIS JAVITT

HORLOGER - JOAILLIER - ORFEVRE

109, avenue du Général-Leclerc, PARIS-14e — Téléphone : 331-31-82

BOUTIQUE — CADEAUX :
81, rue d'Alésia, Paris-14e — Tél. : 331-14-65

TOUTES LES GRANDES MARQUES D'HORLOGERIE ET D'ORFEVRERIE

Accueil particulier réservé aux Arcadiens
(10 % de remise)

POUR VOS PROBLEMES

— d'EPARGNE,
— d'ASSURANCE VIE,
— de retraite.

POUR VOTRE ASSURANCE

— incendie, vol,
— automobile,
— accidents,
— chasse,
— sports d'hiver, etc...

UN ARCADIEN EST A VOTRE SERVICE :

BERNARD GILLES

92, avenue de Paris
94-CHARENTON — Téléphone : 368-26-56

(se rend à domicile sur simple appel téléphonique)

ENTREHOMMES

Album de photos de Emile Cadoo
sur un poème noir de Verlaine

« LES EPHEBES DE "MILLE E TRE" VUS PAR UN OBJECTIF SANS COMPLEXE »

Album de luxe — 72 p. — imprimé sur papier graniter spécial — 34 photos 21×26 — 100 F

En vente à Arcadie

HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5e — Tél. : 707-10-99

au QUARTIER LATIN

CHAMBRE à la journée - à la semaine - au mois - avec gaz

HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15e — Tél. : 828-48-22

HOTEL LAKANAL

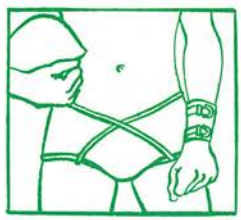
9 bis, rue Lakanal — Pars-15e — Tél. : 828-09-13

dirigé par un Arcadien

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISERIE



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VIe

Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

RAYMOND COUDRAY

CONSEIL IMMOBILIER

VENTE — ACHAT — LOCATIONS — TRAVAUX

Renseignements gracieux aux Arcadiens

Sur rendez-vous : 222-74-20